Document généré le 19 avr. 2024 21:44

Liaison

Les journalistes et les artistes seraient-ils des capitalistes qui s'ignorent ?

Réflexions inspirées du conflit à Radio-Canada durant l'été 2005

Thomas Chanzy

Numéro 131, printemps 2006

Réflexions sur le rôle des médias

URI : https://id.erudit.org/iderudit/40734ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)
1923-2381 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Chanzy, T. (2006). Les journalistes et les artistes seraient-ils des capitalistes qui s'ignorent ? Réflexions inspirées du conflit à Radio-Canada durant l'été 2005. *Liaison*, (131), 11–12.

Tous droits réservés © Les Éditions l'Interligne, 2006

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Les journalistes et les artistes seraient-ils des capitalistes qui s'ignorent ?

Thomas Chanzy

Réflexions inspirées du conflit à Radio-Canada durant l'été 2005

Pour beaucoup de gens, le conflit de l'été dernier qui a opposé la direction de la Société Radio-Canada et une partie de ses employés est classique. La direction souhaitait plus de flexibilité afin de pouvoir recourir plus souvent à des employés sous contrat. Les salariés souhaitaient, de leur côté, que les contractuels soient titularisés afin de régulariser leur situation, tout en mettant fin à la précarité d'emploi et en assurant leur indépendance dans la pratique quotidienne de leur métier de journalistes. Toutes les administrations du monde, dans des proportions différentes, font un jour face à de tels conflits. Rien de plus classique, en effet !

De nombreux observateurs y ont vu, de surcroît, l'aveu d'une certaine défaite intellectuelle. Radio-Canada, outil médiatique financé en grande partie par des fonds publics, a en théorie l'ambition de servir de modèle, voire de précurseur, dans l'industrie. Le statut particulier de Radio-Canada et son indépendance relative face aux pressions économiques et financières auraient dû lui permettre d'établir des méthodes de travail uniques, enviées par la profession. Or, ce conflit a semblé illustrer l'idée que Radio-Canada, au contraire, avait choisi la solution de facilité en se contentant de suivre les contingences du milieu et d'obéir au schéma déjà existant chez les concurrents. Évidemment, au Québec, cette problématique avait un train d'avance puisque la télévision française de Radio-Canada est souvent accusée là-bas, à tort ou à raison, de proposer des programmes dignes des pires chaînes commerciales. On se souvient que l'une des dernières polémiques en date fut l'apparition controversée du Doc Mailloux, qui a soutenu des thèses racistes, dans l'émission, elle aussi controversée, *Tout le monde en parle,* cet automne. Au Canada anglophone où la concurrence avec les chaînes américaines change la donne, la plupart des gens ont encore la naïveté de penser que la Loi sur la radiodiffusion a encore un sens. Selon ce schéma, la Société Radio-Canada, en n'étant pas soumise aux règles qui s'appliquent au secteur commercial, serait à l'avant-garde de notre société et servirait de modèle pour les autres médias, contraints de respecter les lois du marché : recherche du profit maximum, satisfaction des actionnaires, etc.

Cette façon de penser – aussi séduisante soit-elle – peut toutefois être débattue. Le capitalisme qui a cours dans les sociétés privées de télécommunication n'est pas forcément source de conflits d'intérêts et de pratiques malhonnêtes d'extorsion à l'égard des employés, des journalistes et des créateurs. Le capitalisme, au cours du vingtième siècle, a connu de profonds changements et n'est pas nécessairement synonyme d'exploitation du salarié. C'est ce phénomène que cet article tente de décrire. On se souvient que, à la fin des années 90, pendant la démocratisation de l'Internet et l'explosion du commerce en ligne, il était commun de décrire dans la presse économique les jeunes entrepreneurs comme les chefs de file d'un nouveau capitalisme basé sur la créativité, la mobilité et la disparition des hiérarchies traditionnelles. Le capitalisme évolue.

Vouloir plus de flexibilité au sein de Radio-Canada n'est pas en soi malsain, à partir du moment où la direction est capable d'expliquer en quoi cette exigence contribuerait à la qualité du travail ou à la croissance (ou toute autre donnée positive) de la compagnie tout entière. En quoi, par exemple, la prépondérance d'employés permanents au sein de Radio-Canada empêcherait-elle la poursuite de certains programmes parce que l'équipe de production n'aurait pas pu faire les recrutements adéquats ? La direction de Radio-Canada semble n'avoir jamais convaincu ses employés sur cette question, alors que le niveau de docilité de ces derniers était déjà, semble-t-il, élevé.

Ce conflit en rappelle un autre, celui des intermittents du spectacle en France, qui n'a pas fini d'échauffer les esprits là-bas depuis plusieurs années. Ces tensions que l'on observe dans le milieu de la création, qu'elle soit artistique ou journalistique, sont symptomatiques de milieux professionnels où l'inégalité règne en maître bien que, paradoxalement, ses membres soient habituellement les premiers à dénoncer les inégalités dans les autres secteurs professionnels.

En effet, le milieu des journalistes, comme celui des artistes, est sans doute le milieu professionnel le plus inégalitaire et le plus individualiste qui soit. La rémunération est de plus en plus indépendante de l'ancienneté et l'effet de levier est énorme pour un journaliste qui connaît le succès. Au point que, dans ce cas-là, la réussite professionnelle peut conduire à un phénomène proche de la rente. En jargon économique, on parle d'un secteur *winner-take-all.* Un tel secteur est caractérisé par une espérance de gains très élevée pour une poignée de personnes en haut de l'échelle sociale, justifiant ainsi la précarité des débuts de carrière. Cette précarité matérielle chez les journalistes serait d'autant plus justifiée économiquement que les gains non financiers sont importants (prestige social de la profession, autonomie relative du travailleur, absence de routine, etc.).

Cette précarité est encore justifiée car, dans l'imaginaire populaire, la figure du journaliste, du créateur et de l'artiste a généralement bonne presse. On a coutume d'opposer l'artiste naturellement insoumis, généreux et libre au bourgeois capitaliste, forcément égoïste et conservateur. Cette comparaison est un héritage de la pensée marxiste qui postule une séparation claire et définitive entre créateurs, dont la production repose sur la liberté, et capitalistes qui se nourrissent, eux, de l'exploitation des autres. Depuis Marx, cette conception du travail a évolué et, avec lui, tout le système capitaliste, puisque les deux peuvent maintenant aller de pair. Nous sommes

en face d'un capitalisme mutant qui a parfaitement intégré le rôle de l'artiste dans son système.

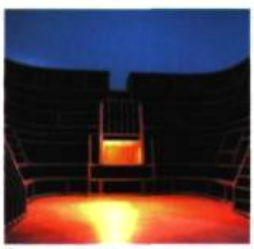
Les théories pessimistes de l'École de Francfort, selon lesquelles le capitalisme, broyant tout sur son passage, aurait assujetti la production artistique à ses règles, ont encore de nombreuses illustrations dans le milieu culturel. Il suffit d'observer la façon dont Hollywood vampirise les autres formes de cinéma dans le monde. De même, on déplore le phénomène inquiétant de la concentration dans le secteur du livre, dans lequel les éditeurs et les principaux réseaux de distribution ne prennent quasiment plus de risques dans la pratique de leur métier. Toutefois, une vision optimiste, mariant sans complexe la culture et le capital, a vu le jour et offrirait désormais une contrepartie viable aux théories marxistes. Comment en est-on arrivé à allier ces deux valeurs traditionnellement irréconciliables ?

Sont passés par là les revendications sociales des années soixante, l'avènement assumé de la société des loisirs et la glorification des valeurs individuelles et hédonistes. En fait, le besoin de satisfaire immédiatement nos envies et la nécessité, devenue permanente, de chercher la nouveauté ont placé la consommation au centre de l'activité humaine. Les valeurs individualistes qui régissent le monde de la création (la figure de l'artiste isolé) auraient alors fait exploser les principes collectivistes du capitalisme (la figure de l'ouvrier ou du salarié d'entreprise). Pour reprendre une image chère à Saint-Simon, l'entrepreneur, comme l'artiste, se situerait à l'avant-garde de la société, à la recherche de la nouveauté et de l'innovation.

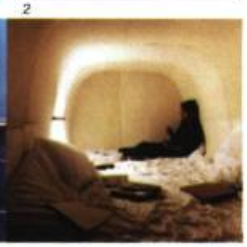
À partir de cette conception, on pourrait imaginer que, dans certains cas, le milieu de la création sert désormais de modèle au système capitaliste. Les capitalistes s'inspireraient des journalistes et des artistes et partageraient avec eux la même obsession pour le risque, la recherche de la nouveauté et le renouvellement permanent. C'est en ce sens que le conflit à Radio-Canada est passionnant. Tel un laboratoire, Radio-Canada illustre parfaitement ce que risque d'être le monde de demain dans tous les secteurs d'activités. Le nombre croissant de jeunes journalistes qui souhaitent pénétrer un secteur dont la production en volume global augmente moins vite, conduit à une plus grande compétition au niveau des compétences et crée une friction sur le marché du travail qui stimule le recours à la flexibilité. Les journalistes se lancent dans une guerre sans merci pour se faire remarquer. Ce ne sont plus leurs compétences qu'ils mettent en évidence, mais leur réputation et leur capacité à produire de la richesse grâce à leur seul nom. Jamais l'expression « capital humain » n'a eu autant de sens ni de pertinence que maintenant. Les médias jouent d'ailleurs là un rôle essentiel. Dans le domaine artistique, on trouve depuis quelques années l'expression de ce système de différenciation qui obéit à une certaine logique de spéculation et de sélection concurrentielle des talents dans les différents concours qui pullulent à la télévision (*Star Académie*, *Canadian Idol*, et autres émissions de téléréalité), dans la multiplication des prix littéraires et des palmarès dans le cinéma et la musique. La téléréalité a fini de nous convaincre que le talent n'était plus le critère de la réussite professionnelle et sociale. Cette logique s'applique désormais au secteur du journalisme : il ne suffit plus d'être qualifié pour faire un bon journaliste. Le recours à la flexibilité maximale, pour réagir plus rapidement aux tendances, s'impose de plus en plus. En d'autres mots, les réputations surpassent les qualifications.

Qu'on s'en plaigne ou qu'on s'en réjouisse, le conflit à Radio-Canada nous a donné un aperçu de ce que pourrait être le monde de demain. Un monde où les compétences ne suffisent plus à garantir un travail et où ceux qui n'ont que leur temps à offrir sont en situation précaire. Un monde où les individus, devenus des marchands ambulants de leur propre expertise (mélange de réputation et de capacité à imaginer), sont condamnés à être les créateurs de leur destin. Un nouveau capitalisme voit-il le jour ? ■

Thomas Chanzy est directeur du développement et des communications au Théâtre français de Toronto depuis octobre 2004. De 2001 à 2004, il fut attaché de coopération au service culturel du Consulat général de France à Toronto. Il anime (entre autres) le club de lecture de l'émission Panorama *sur TFO.*


1

2


3

Guy Laramée – *Les Autels domestiques* **DU 15 FÉVRIER AU 15 MARS 2006** 1

Explorant la frontière entre la vie et la mort, *Les Autels domestiques* devient aujourd'hui le creuset où se fondent quiétudes et inquiétudes : la durée, l'immobilité, l'impatience. L'artiste fait un rapprochement entre la venue des nouvelles technologies et la mort du livre, mythe de la connaissance en tant qu'accumulation. Que retrouvons-nous dans cette installation scénographique : l'atelier du maquettiste? Le bureau d'un architecte surréaliste? Le laboratoire d'un chercheur? S'agit-il d'un essai de typologie du trou ou encore d'un musée du vide ?

Le sujet construit en photographie **DU 19 AVRIL AU 17 MAI 2006**

Exposition de groupe réunissant des artistes qui avant de faire la prise de vue procèdent à un long travail préparatoire de mise en scène et de construction du sujet. Commissaire : Marion Bordier.

Prémices **DU 31 MAI AU 28 JUIN 2006** 2

Le programme *Prémices* est destiné aux artistes en début de carrière de la région de l'Outaouais. Il leur est ainsi donné une première occasion d'exposer leurs œuvres dans des conditions professionnelles. Commissaire : Mélissa Charest.

Résidence de Jean-François Prost **DU 31 MAI AU 28 JUIN 2006** 3

Jean-François Prost sera en résidence afin de poursuivre son projet et réaliser une intervention urbaine au cours de l'été 2006 dans les *nogolands* – aux abords des autoroutes. Nomade au bagage léger, Jean-François fait partie des « voyageurs » qui, parvenu au lieu de résidence, explore les ressources du milieu, renouvelant ses matériaux, ses procédés et son approche.

AXENÉ07

CENTRE D'ARTISTES AXENÉO7
80, RUE HANSON, GATINEAU (QUÉBEC) J8Y 3M5 819.771.2122
FAX 819.771.0696 AXENEO7@AXENEO7.QC.CA WWW.AXENEO7.QC.CA